

Gilbert Paulin

Le docteur Barnola s'est avisé que j'étais le fils d'un glandu " historique " (voire " pré-historique "), que je ne craignais pas de tenir la plume, bref que je devais absolument remplir quelques pages du PEAM et apporter des révélations fracassantes sur cette période des années 30 où sévissaient Buisson, Royer et mon père.

Las, j'ai peur que vous n'ayez que quelques souvenirs fort subjectifs du genre " petite madeleine " (et le titre " Du côté de la Swann " a déjà servi, je crois). En effet, je suis né d'un second mariage de mon père avec une thononaise pure race, ce qui fait que ma montagne sacrée est la dent d'Oche, comme chacun sait. De plus, mon père avait presque arrêté la montagne quand je suis né, c'est d'ailleurs pour moi un inguérissable regret de n'avoir pas le souvenir d'une course ensemble... Mais le sang dauphinois devait être fort car l'Oisans fut mon terrain de prédilection pendant longtemps. A un retour d'expédition au Mulkila en juillet 1983, tous les copains étaient en vacances je ne sais où, mon premier réflexe pour le week-end fut d'aller faire seul l'arête nord de l'Olan. Pèlerinage aux sources vers cette autre montagne sacrée et bien sûr méditation au sommet sur notre vie éphémère puisqu'aussi bien mon père que le docteur Mazauric étaient venus ici, que l'Olan n'avait pas une ride mais qu'eux avaient disparu. Quant à moi...

Ne restait que le vieil album de photos de mon père avec une liste de premières écrite de sa main : pointe d'Aillot arête nord avec Buisson, pointe Henriette avec Argelès et Buisson, pyramide de la Pierre avec Royer, Muzelle arête ouest avec Chomat, Gazin et Royer, Obiou face nord en été et en hiver...

Et puis des récits entendus à la maison qui m'avaient marqué bien avant mon entrée au CAF Léman en 1965, des tentatives à la nord-ouest de l'Olan avec échappées vers l'arête nord ou bien mon père arrondissant ses bras devant lui pour montrer le débit des cascades qu'il fallait traverser avec le risque des chutes de pierres lors d'une retraite sous l'orage dans la face nord des Souffles ou encore le récit de la mort de Buisson en solitaire dans cette même paroi. Un tableau de Guettat daté du 29 septembre 1929 est encore chez ma mère avec la mention " en souvenir de l'accident des Souffles ". Mon père n'avait pu accompagner Buisson ce jour-là, ce que lui reprocha amèrement la mère de ce dernier (on imagine l'ambiance en plein Breuil !). Buisson dont mon père trouvait qu'il grimpeait trop sur les bras en envoyant force pierres (grave péché en Valjouffrey) alors que Royer, lui, n'envoyait rien. Un bon grimpeur ce Royer, et avec des relations. Dans l'album de photos, il y a Armand Charlet et Camille Devouassoud dans le Valsenestre. Le rocher des Aiguilles Rouges n'est pourtant pas toujours fameux mais il paraît que l'Armand n'était pas tant à l'aise dans le terrain de jeu favori de nos matheysins. En échange de cette série de courses, Charlet devait les emmener au Grépon. Imaginez un peu à l'époque ce que cela pouvait représenter pour mon père, un peu comme si aujourd'hui Messner vous invitait sur un 8.000 ! Mais mon père n'avait pas pu y aller, le docteur Mazauric n'avait pas voulu lui payer le voyage. Mon père lui en voulait encore 40 ans après...

Ah oui, il faut que je vous explique. Le père de mon père était rapidement mort des suites de la guerre de 14 et le docteur Mazauric s'était occupé de mon père, lui faisant passer son bachot en candidat libre. Il avait même été question d'une adoption. En tout cas, entre Evian, où mon père était vétérinaire, et La Mure, où le docteur exerçait, les relations étaient toujours restées très fortes et il n'y eut aucun mal à ce que nous appelions le docteur Mazauric grand-père. A chacune de nos visites à la famille muroise, nous allions rituellement dans le musée alpin (1) qu'était le bureau du docteur. Là, devant les vieilles photos du massif, j'entendais parler du vide de la nord-ouest de l'Olan ou de l'abîme glacé de Coste-Rouge. C'est ainsi que les noms du père Morel ou du guide Célestin Bernard sont très vivants pour moi. Il y a une photo de ce bon guide avec mon père et les Mazauric au sommet de la Swann dans le fameux album. Mon père racontait que, malgré la fougue de leur jeune âge, ils avaient de la peine à suivre la cadence de Bernard qui, pourtant, leur apparaissait tranquille. On voit donc sur cette photo Madame Mazauric, la fameuse Henriette de la toponymie locale. Mon père avait refusé de faire comme Buisson et Royer qui donnèrent leur nom aux derniers sommets vierges du massif. C'est pourquoi je fais régulièrement mon deuil de la pointe Paulin (qui m'irait si bien) quand je parle de la pointe Henriette. Je me console en pensant aux yeux bleu myosotis de ma grand'mère adoptive... (2)

Voilà, il y aurait bien d'autres choses à dire sur cette folle jeunesse des " Glandus " (" proto-glandus " ?) de 1930, ne serait-ce que les exercices d'équilibre en vélo sur le pont de la Roizonne, tout au bord, avant que le parapet soit construit. Sensations fortes garanties, bien avant le benji ! Ou l'ascension du grand clocher de La Mure par le câble du paratonnerre qui était tout rouillé, une sacrée dülfer. Feue ma tante Yvonne qui habitait rue docteur Tagnard prétendait que c'était depuis cette acrobatie paternelle que le haut de la flèche penchait...

Bref, merci aux Glandus de m'avoir fait une fois de plus replonger dans le vieil album de mon père. Ce sont toujours les mêmes champs de neige du Taillefer ou le ski d'été au lac des Pissous sous la nord-ouest de l'Olan, les hautes arêtes aimées de l'Ailefroide, du Sirac, du Pelvoux, la lumière de la Barre des Ecrins, nos sommets à tous, jeunes et vieux, inaltérables si nous le voulons bien (ma touche "Mountain Wilderness"...). ■

Olivier Paulin

NOTES

1. Qu'est-ce que tout cela est devenu après sa mort et celle de son fils ? Il y avait un véritable trésor et je donnerais cher pour récupérer les nombreuses lettres où je lui racontais mes courses et ce jusqu'à sa mort.
2. Il y a une fameuse Déesse-Mère des neiges en Himalaya. Me dire que je suis le petit-fils d'une Déesse-Mère des Cailloux de l'Oisans me ravit.

Faut-le rappeler ? Après avoir écrit ces pages, Olivier est revenu sur les traces de son père avec des premières au sommet central de Lauranoure (1996) et surtout au Montagnon, aux Berches et à la pointe Henriette (1997). Bon sang ne saurait mentir...



▲ Jean Argelès et Gilbert Paulin au sommet du Grand Armet.

Jean Argelès (1902-1985)

Catalan, rugbyman, Jean Argelès arrive à La Mure à 21 ans, jeune contrôleur des Contributions indirectes. Troisième ligne très apprécié au RCM, il participe aux nombreuses victoires du club en championnat des Alpes et de France.

Il se marie à La Mure en 1924 et découvre la montagne et le ski avec la SAM présidée par le docteur Mazauric. Celui-ci transmet à plusieurs jeunes murois sa passion de la montagne et notamment au trio Paulin-Buisson-Argelès.

Avec les moyens de l'époque (déplacements le plus souvent à vélo ; matériel rudimentaire, cordes en chanvre, tricounis ou espadrilles de corde ; pas d'équipement des voies), ils effectuent des courses chaque week-end. Madame Mazauric (peut-être la seule femme alpiniste muroise de l'époque ?)

les accompagne souvent. Leur liste de courses est impressionnante. L'Oisans et surtout l'Olan, leur montagne mythique, y sont les plus présents. Ce qui les guide tous, c'est leur amour de la montagne, la découverte, l'aventure, la liberté, l'effort gratuit, l'amitié partagée de la cordée et la confiance réciproque. Cette relation à la montagne survivra chez Jean Argelès puisque trois de ses petits-fils la prolongent de nos jours dans le même esprit.

Jean Argelès fut très marqué par la mort accidentelle de Charles Buisson, tout comme par l'amitié avec le docteur Mazauric, un peu leur guide spirituel, avec lequel il restera en relations très suivies jusqu'à sa mort. Il quitte La Mure dès la fin des années 20 mais il continuera toute sa vie à pratiquer la montagne (Bellèdonne, Grandes Rousses, Vanoise). ■

(Renseignements transmis par sa fille, Michèle Smolski).